



P6 et 7 BEAUX LIVRES

Les enluminures s'affichent.

P5 ÉPIDÉMIOLOGIE

Les calories aggravent le risque de cancer du sein.

P5 PSYCHOÉDUCATION

Négligence et monoparentalité peuvent aller de pair.



P12 MÉDECINE VÉTÉINAIRE

Des étudiants en Inde et au Pérou.

La féminisation de la médecine se confirme. Et après ?

En 40 ans, la proportion de femmes à la Faculté de médecine de l'UdeM est passée de 2 à 78 %. Selon les dernières données disponibles (automne 2005), les deux tiers des nouveaux étudiants (168 sur 259) sont des étudiants. Ce rapport a fléchi un peu depuis 2001, alors que 80 % des candidats admis au programme de doctorat en médecine, donnant droit au titre de docteur, étaient des femmes. « Mais il est beaucoup trop tôt pour parler d'un retour du balancier. La médecine s'est largement féminisée au Québec, et c'est une tendance qui se maintient », dit le D^r Raymond Lalande, vice-doyen aux études de premier cycle.

Pour le vice-doyen, les facultés de médecine des universités francophones du Québec ne font que témoigner, mais avec plus de vigueur qu'ailleurs, d'une réalité sociologique indéniable : la féminisation du savoir. « À part quelques domaines bien ciblés, comme le génie et l'informatique, qui sont demeurés largement masculins, et des disciplines où hommes et femmes sont également répartis, à HEC Montréal par exemple, les femmes sont majoritaires dans les universités. »

Pour lui, il n'y a pas lieu de s'inquiéter ni de favoriser une entrée des hommes au détriment des compétences. « Je serais mal à l'aise à l'idée de faire passer un homme devant une femme sous prétexte que la mé-

Suite en page 2



Selon le D^r Raymond Lalande, la médecine se féminise, mais il n'y a pas lieu de s'en alarmer.

Homicide : les proches vivent un deuil particulier



Les sentiments de frustration, d'horreur et de colère sont exacerbés dans le cas d'un crime gratuit.

La victimologie est trop souvent traitée sous l'angle du militantisme, souligne Catherine Rossi

À la suite de la tragédie survenue au collège Dawson, les médias ont abondamment fait état du traumatisme vécu par tous ceux qui étaient sur place ou même qui étaient associés de près ou de loin au collège. Tous ces gens sont à des degrés divers des victimes du tireur.

« Même si en droit pénal la victime est la personne directement visée par l'homicide et que les proches de la victime ne sont pas inclus dans la définition, l'approche psychosociale considère que toute personne qui souffre des effets d'un homicide ou des répercussions d'un crime est elle aussi une victime », indique Catherine Rossi, chargée de cours au programme Violence, victimes et société à la Faculté de l'éducation permanente et doctorante à l'École de criminologie.

Deuil et traumatisme

Selon la jeune chercheuse, les proches d'une victime d'homicide, que ce soit les parents, les enfants, les frères et sœurs ou

les amis, vivent un deuil particulier et différent des deuils liés à un accident ou à une catastrophe naturelle. « Les recherches montrent que faire le deuil d'une personne assassinée est plus compliqué et plus long que dans le cas des autres formes de deuil, affirme-t-elle. Les réactions sont plus intenses et les proches de la victime peuvent vivre un choc post-traumatique même s'ils n'ont pas été directement associés au drame et n'en ont pas été témoins. »

Les homicides surviennent généralement dans un contexte de violence conjugale, de règlement de comptes, de bagarre ou de viol, souligne la criminologue. « Le fait qu'ils soient perpétrés par une autre personne, contrairement à la maladie, nous fait toucher à l'horreur de près. Le sentiment de frustration que peuvent ressentir les proches prend donc une autre dimension. » La colère est aussi l'un des sentiments qui revient le plus sou-

vent quand il s'agit de décrire les émotions des proches des victimes d'homicide.

Ces sentiments de frustration, d'horreur et de colère sont exacerbés dans le cas d'un crime gratuit comme celui de Kimveer Gill, mais de telles situations, encore plus complexes que les homicides habituels, ont été très peu étudiées.

La sympathie populaire exprimée à l'égard de l'ensemble des victimes de cette tragédie et en particulier envers les parents de la jeune Anastasia De Sousa, décédée dans la fusillade, a amené le gouvernement du Québec à hâter l'adoption d'un projet de loi visant à faire passer de 600 à 3000 \$ les indemnités accordées aux proches de victimes d'actes criminels. Actuellement, seule la couverture des frais d'assistance aux funérailles est admise; la nouvelle loi inclurait le soutien psychologique.

Même si Catherine Rossi convient que la loi doit être bo-

nifiée, elle considère que la façon dont le gouvernement procède n'est pas sans soulever de questions. « On commet une certaine injustice vis-à-vis des autres victimes, celles qui n'ont pas bénéficié de la sympathie témoignée à Anastasia De Sousa », signale-t-elle en déplorant que la question de la victimologie soit principalement traitée sous l'angle du militantisme.

« La question des indemnités est très complexe et doit être abordée de façon pluridisciplinaire par des psychologues, des travailleurs sociaux, des juristes et des sociologues afin d'évaluer l'ensemble des conséquences », estime-t-elle.

Au lieu de vouloir établir quels sont les proches qui peuvent être couverts par les indemnités en cas d'homicide, la chercheuse croit qu'il faudrait plutôt déterminer les frais financiers admissibles. « Il n'y a pas de consensus sur la définition d'un proche, remarque-t-elle. Tous ceux qui subissent les préjudices d'un crime devraient avoir droit à l'aide prévue par la loi. Mais si l'on se limite à désigner quels sont les proches qui y ont droit, la définition ne pourra jamais convenir à toutes

Suite en page 2

Homicide : les proches vivent un deuil particulier

Suite de la page 1

les situations et il y aura toujours des insatisfaits. La bonne idée serait de savoir quoi indemniser : les funérailles, la perte de revenus, la thérapie, les médicaments, les frais de gardiennage, etc. »

Être garant de la mémoire du disparu

Ce sont là des thèmes qu'aborde Catherine Rossi dans le cours *Homicides, survivants et vécu des proches*, un cours multidisciplinaire conçu par le responsable du programme, Louis Plamondon, et qui se donne pour la première fois cet automne. « Nous cherchons à constituer une typologie des différents homicides et de leurs conséquences particulières sur les

proches en cernant les conditions de chaque acte, précise la chargée de cours. Nous abordons aussi la question de l'importance pour les survivants d'être reconnus comme des victimes. »

Ce dernier élément est au cœur de la recherche doctorale de M^{me} Rossi. Ses travaux éclairent un aspect méconnu du rôle qu'assument les proches des victimes d'homicide. À son avis, ces personnes ont deux rôles : elles sont des victimes indirectes atteintes par la souffrance psychologique et les conséquences matérielles du meurtre, mais elles se voient aussi comme garantes de la mémoire de la personne morte.

Ce second rôle, qui n'est pas commun à tous les proches des victimes d'homicide, est un rôle de défense et de représentation du disparu. « La victime décédée ne peut plus ni s'exprimer, ni se défendre, ni revendiquer ou faire valoir ses droits, observe la chercheuse. Il revient à certains de ses proches d'accomplir cette mission sur les plans juridique, social, médiatique ou politique. C'est une tâche que le proche ne peut plus déléguer, même s'il finit par pardonner ou par oublier sa propre souffrance. »

Selon Catherine Rossi, cette dimension souvent oubliée doit être prise en compte dans la réflexion



Catherine Rossi

profonde que le Québec doit mener sur la victimologie et l'indemnisation des victimes afin de contrer un certain « dialogue de sourds » entre les survivants et les décideurs.

La doctorante travaille sous la cotutelle de Maurice Cusson (École de criminologie de l'UdeM) et Robert Cario (Université de droit de Pau, en France), et sous la supervision d'Arlène Gaudreault (École de criminologie).

Daniel Baril

La photo de la page une est parue sur *Tolerance.ca*® (www.tolerance.ca) et accompagnait un article de M. Labissionnière intitulé « La tuerie au Collège Dawson : rencontre avec les secouristes ».

La féminisation de la médecine se confirme. Et après ?

Suite de la page 1

decine a besoin de plus d'hommes. On ne l'a jamais fait. »

Que les médecins de demain soient majoritairement des femmes, cela ne constitue pas un drame à ses yeux, loin de là. Des études récentes ont démontré que les femmes avaient permis d'améliorer les rapports avec les patients tout en changeant de l'intérieur la façon d'exercer le métier. Comment ? En permettant une meilleure conciliation de la vie de famille et de la vie professionnelle.

L'administrateur admet toutefois que certaines spécialités sont durement touchées par le manque d'hommes. « En chirurgie, par exemple, on s'en inquiète depuis plusieurs années. Pas parce que les femmes ne font pas de bonnes chirurgiennes, au contraire. Plutôt parce qu'elles sont moins nombreuses à choisir cette spécialité et qu'on manque de relève », fait-il remarquer.

Cela dit, en sciences de la santé, où l'on trouve le Département de nutrition, l'École de réadaptation et l'École d'orthophonie et d'audiologie, la proportion de femmes dépasse les 90 %. C'est un secteur que les hommes n'ont jamais investi.

Procédure maintenue

En 2002, le Comité d'admission, formé de professeurs de la Faculté, a déposé son rapport sur la révision de la procédure d'admission aux études médicales à l'UdeM. Les signataires, sous la présidence de Michel Gagnon, affirmaient en introduction qu'il revenait aux universités d'élaborer et de mettre en application des « critères de sélection qui vont permettre de recruter des candidats qui possèdent les qualités intellectuelles et personnelles requises pour remplir la mission sociale qui nous est confiée ». Ils proposaient de « revoir notre façon de faire ».

En matière de sélection des candidats, ce rapport n'a eu aucun effet puisque la procédure n'a pas été jugée lacunaire. « Nous sélectionnons nos étu-

dians à partir de leur dossier scolaire, qui compte pour 50 % de l'évaluation, et de deux entrevues, une individuelle et une de groupe, comptant pour les 50 % restants, explique le vice-doyen. Or, les filles réussissent davantage à l'école, ce n'est un secret pour personne. Même en entrevue, elles s'en sortent mieux. Elles sont plus matures, plus motivées. »

Le Comité d'admission a examiné la possibilité de modifier les exigences auprès des cégépiens de façon à attirer un plus grand nombre de candidats masculins en abaissant la cote de rendement au collégial (cote R). « Si l'on examine la répartition hommes-femmes en fonction des cotes de rendement, on constate que, chez les 700 premiers collégiens à faire une demande d'admission, le pourcentage de femmes est toujours aussi élevé, c'est-à-dire plus de 70 %, que ce soit pour les 100 premières cotes ou les 100 dernières. »

En d'autres termes, les femmes sont plus nombreuses à s'intéresser à la médecine, qu'elles soient premières de classe ou pas. Et les hommes arrivent toujours bons deuxièmes.

Le Québec en avance ?

Selon le D^r Lalande, le Québec francophone est un laboratoire d'avant-garde pour ce qui est des tendances en Amérique du Nord et cela s'observe dans plusieurs professions libérales. Or, les trois universités offrant des programmes de médecine (Université de Sherbrooke, Université Laval et Université de Montréal) sont très nettement féminines. « Le Québec annonce ce qui va arriver, semble-t-il », indique le D^r Lalande.

La situation à l'Université McGill est très différente. Il y a là une proportion beaucoup plus équilibrée d'hommes et de femmes (53 % de femmes). Même chose à l'Université de Toronto et dans la plupart des universités nord-américaines. « Mais les choses changent lentement. La féminisation gagne du terrain un peu partout sur le continent, à l'exception peut-être du Middle West et du centre du Canada, où les hommes sont encore majoritaires dans les facultés. »

Fait encourageant, la Faculté de médecine de l'Université de Montréal est aujourd'hui la faculté canadienne qui a accueilli le plus grand nombre de nouveaux étudiants (259). En Amérique du Nord, seulement trois la devancent à ce titre : l'Université de l'Illinois à Chicago, la Wayne State University à Detroit et l'Université de l'Indiana à Indianapolis. Mais si un rétablissement s'amorce dans les spécialités les plus féminisées, il ne se fera sentir que dans cinq ans...

D'ailleurs, le manque de candidats en chirurgie pourrait s'expliquer par cette fluctuation, note le vice-doyen. « Je pense qu'il y a eu une très mauvaise planification de l'effectif médical au Québec. Au creux de la vague, en 1998, nous n'avons admis que 135 nouveaux étudiants. Forcément, ils ont été peu nombreux à faire leur entrée dans les spécialités cinq ans plus tard. »

Mathieu-Robert Sauvé

La DCR change de nom

La Direction des communications et du recrutement change de nom pour devenir le Bureau des communications et des relations publiques. Cette nouvelle désignation est plus fidèle aux rôles de communication et de gestion des relations avec les différents publics, particulièrement les médias et les publics internes, et s'inscrit également dans la foulée de la création du nouveau Service de l'admission et du recrutement.



Saviez-vous que...

... la Bibliothèque centrale de l'Université de Montréal contenait des livres à l'index ?

On se questionnait aussi sur l'attitude que devait adopter « un bibliothécaire catholique attaché à une bibliothèque officiellement catholique face aux livres à l'index ». Pouvaient-ils les prêter à ceux qui en faisaient la demande sans mettre son âme en péril ? Si ces considérations font aujourd'hui sourire, elles étaient prises très au sérieux en 1950.

Voici, en résumé, les principes qui devaient guider le bibliothécaire : en prêtant un livre à l'index,

« le bibliothécaire [...] ne coopère pas à un acte mauvais ». Il doit cependant veiller à ce que le lecteur ait obtenu l'autorisation requise pour lire le livre en question. Sinon, il transgresse les lois de l'Église et de la morale chrétienne qui, selon les avis du temps, correspondaient, à la « morale naturelle ».

La Commission des études avait même été saisie du problème à sa réunion du 1^{er} février 1950, à la suite de l'acquisition d'un grand nombre de livres

« qui décrivent des anomalies sexuelles, des cas de dépravation et de perversion ». Comment s'assurer que ces livres ne tombent pas entre les mains de personnes « qui n'ont pas la maturité d'esprit ni la préparation voulues pour les comprendre, ou, ce qui est pis, qui pourraient s'en servir dans un esprit non scientifique » ?

Les membres de la Commission ont donc statué, sur recommandation du bibliothécaire, que les livres traitant de cas psychologiques anormaux ne devaient être prêtés qu'aux étudiants de l'École d'hygiène des trois dernières années de médecine et à ceux de l'Institut de psychologie. Les étudiants des autres facultés auraient besoin d'une autorisation de leurs professeurs pour les consulter. Les étudiants devaient aussi être avertis de ne pas prêter ces livres à d'autres, de ne pas en faire un objet de scandale, de ne pas les mutiler sous prétexte d'épuration ou autre ; enfin, ces livres devaient être conservés sous clé et des sections de la bibliothèque aménagées pour leur lecture. Ce sont ces sections qui sont connues sous le nom d'« enfer »...

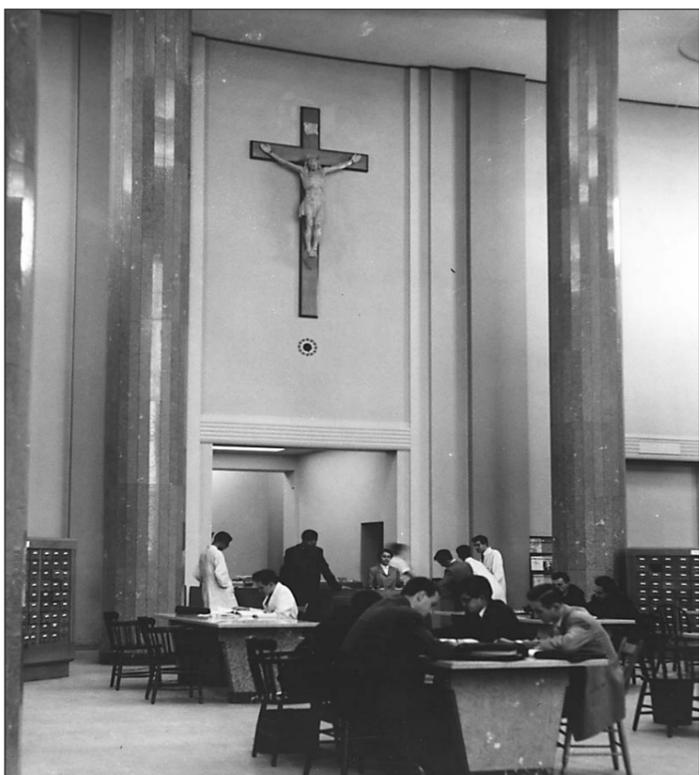
À la fin de la réunion, on a enjoint « messieurs les professeurs [...] d'aviser le bibliothécaire des ouvrages qui peuvent contenir une doctrine dangereuse ».

Sources :

Division des archives, Université de Montréal. Fonds de la Commission des études (A0033).

Division des archives, Université de Montréal. Fonds du Secrétariat général (D0035).

Division des archives, Université de Montréal. Fonds Gabrielle Clerk (P0331).



Il ne fallait pas que des livres prônant une « doctrine dangereuse » tombent entre les mains de personnes ne possédant pas la maturité requise.

Santé et nutrition

Mangez bien et vivez mieux !



Amélie Roy et la coordinatrice de la Clinique, Marilyn Manceau

La Clinique universitaire de nutrition fête son premier anniversaire

Depuis un an, une centaine de personnes ont consulté un spécialiste de la clinique de nutrition de l'Université de Montréal, et le tiers d'entre elles s'y sont présentées pour une seconde rencontre. « Notre bilan est très positif, commente Marilyn Manceau, coordinatrice de cette clinique qui a célébré, le 29 septembre, son premier anniversaire. Plus de 200 étudiants de premier cycle ont ainsi pu acquérir une expérience pratique de nutritionniste en exercice. »

Actuellement, trois cours de première année du baccalauréat en nutrition se déroulent en collaboration avec la Clinique : *Nutrition et alimentation*, *Nutrition appliquée* et *Nutrition clinique*. De plus, c'est là que les étudiants de quatrième année suivent le cours *Éducation et consultation en nutrition* et effectuent les stages en nutrition et santé publique et en nutrition clinique.

Selon le World Cancer Research Fund, de 30 à 40 % de tous les cancers sont attribuables à ce que nous mangeons, à notre poids et à notre condition physique. « Aussi bien dire que de nombreux cancers pourraient être évités par de saines habitudes alimentaires, affirme Marilyn Manceau. L'obésité et le diabète apparaissent de plus en plus tôt dans la vie. C'est inquiétant, car nous connaissons la plupart des moyens de prévenir ces problèmes de santé. »

En permettant à la population de venir consulter des étudiants en nutrition encadrés par leurs professeurs, l'Université de Montréal a atteint deux objectifs : créer un milieu de formation pratique pour ses étudiants et contribuer à la prévention de maladies dues à une mauvaise alimentation. « Les nutritionnistes en milieu hospitalier doivent s'orienter vers les soins directs aux personnes atteintes d'affections sévères. Par conséquent, il se fait de moins en moins de prévention en clinique. C'est dommage », signale la nutritionniste qui partage son temps entre la Clinique universitaire et le centre d'information sur la nutrition Extenso.

Le vrai monde

Grâce à la Clinique, qui est située au pavillon Liliane de Stewart, les étudiants en nutrition traitent des cas plus légers que ceux qu'elles voient dans les établissements hospitaliers et plus communs dans la population. « Les besoins particuliers des femmes enceintes, des gens en

surplus de poids, des végétariens et des personnes âgées qui réapprennent à vivre seules sont assez rarement couverts dans les hôpitaux.

Pour les étudiants du Département de nutrition, la Clinique est un endroit sur mesure pour accomplir des stages et des travaux pratiques. « Au cours d'un baccalauréat, environ le quart des crédits sont obtenus par des stages en milieu hospitalier, privé ou communautaire, explique Louise Saint-Denis, responsable de ce volet au Département et chargée de cours. Dès la première année, l'étudiant passe six semaines en stage, période qui croît progressivement jusqu'à la quatrième année. Nous sommes donc constamment à la recherche de milieux cliniques où nos étudiants peuvent compléter leur formation. »

Enfin une clinique

La création d'une clinique de nutrition était dans l'air depuis plusieurs années, mais c'est au début de 2005 qu'elle s'est véritablement concrétisée. La consultation de base comprend une évaluation et une consultation de 75 minutes. Le tout coûte 55 \$ (remboursables en partie par certaines compagnies d'assurance). Pour une seconde consultation, le client devra déboursier 25 \$. Chaque client est suivi par deux étudiants et une diététiste clinicienne. Quand la situation s'y prête, les consultations peuvent se poursuivre au-delà des deux rencontres.

En plus des étudiants en fin de programme qui y suivent leur stage, la Clinique accueille les apprentis nutritionnistes pour leurs travaux pratiques. Le concept de « clinique universitaire », qui permet d'offrir un service à la population et un milieu de formation pratique aux étudiants, existe déjà en médecine dentaire, en optométrie et en kinésiologie. En nutrition, c'est la première du genre au Canada, selon M^{me} Manceau.

Mathieu-Robert Sauvé

Portes ouvertes à la clinique de nutrition

Le mercredi 18 octobre, à l'occasion du Mois des diplômés, le personnel de la Clinique offrira, de 12 h à 17 h, des séances d'évaluation sommaire des habitudes alimentaires et de la composition corporelle (séances de 15 minutes gratuites et sur rendez-vous) au pavillon Liliane de Stewart.

De 17 h à 18 h, la nutritionniste Hélène Laurendeau prononcera une conférence intitulée « Manger mieux au quotidien... oui, mais comment ? » au local 2208 du même pavillon.

Enfin, de 18 h 30 à 20 h 30, un cocktail dinatoire marquera le premier anniversaire de la Clinique. Information : 514 343-7055.

Parlons des personnes...

Les gens qui composent la communauté universitaire font rarement la manchette. Leur contribution n'en est pas moins indispensable. Dans cet esprit, Forum se propose de tracer ici de courts portraits de certains d'entre eux.

Madame Centraide

Céline Pilon n'avait que 16 ans lorsqu'elle a commencé à travailler. « C'était pour une compagnie d'assurance. Je classais les dossiers de réclamations par numéros et je m'ennuyais à mourir », raconte-t-elle en riant. Cinquante-six ans plus tard, la directrice générale des campagnes de financement de Centraide sur le campus travaille toujours, même si elle est officiellement retraitée. « Mais là, je le fais avec plaisir et parce que je le veux bien. »

Céline Pilon s'exprime tout en douceur. Ces propos sont réfléchis. Pleins de sens, pleins de vie. Avec ce sourire discret dans la voix et son sens de l'humour légendaire, on sent que les choses ne peuvent que bien aller. « Céline est une femme qui croit en ce qu'elle fait et qui n'a aucun mal à s'adapter aux situations mouvantes », affirme un de ses admirateurs...

Celle qu'on surnomme aujourd'hui madame Centraide a toujours travaillé auprès de la haute direction. Au cours de sa carrière, elle a connu sept recteurs : M^{re} Irénée Lussier, Roger Gaudry, Paul Lacoste, René Simard, Gilles Cloutier, Robert Lacroix et Luc Vinet.

Entrée au secrétariat général de l'Université en 1962, M^{me} Pilon s'est retrouvée trois ans plus tard au rectorat à la demande de De Montigny Marchand, alors adjoint au recteur Roger Gaudry. « Lors-

que Jacques St-Pierre a été nommé, en 1971, président du Comité du sous-développement académique, avant de devenir un an après vice-recteur à la planification, il m'a offert le poste de secrétaire, relate M^{me} Pilon. Je suis restée à la planification jusqu'en 1987. De 1988 à ma retraite, soit en octobre 1996, j'ai de nouveau été la secrétaire de Jacques, qui présidait alors le Comité consultatif sur l'évaluation des services. C'est à cette époque qu'on m'a proposé de m'occuper de Centraide. »

Il y a 20 ans, jamais elle ne se serait vue à la tête des campagnes de financement pour l'organisme. Elle a d'ailleurs confié à *Forum* que, quand on lui a demandé d'assumer la direction générale de Centraide à l'Université, elle n'était pas vraiment emballée... « Je n'avais aucune expérience dans le domaine. » C'est pourtant à elle que le recteur Cloutier a pensé pour gérer les activités de financement et coordonner le travail des 125 auxiliaires du campus. Il a visé juste : chaque année, le chiffre qu'indique le thermomètre de l'organisme montre que l'objectif est dépassé.

Céline Pilon ne le cache pas : elle est fière du chemin parcouru, ainsi que du Comité des prix et distinctions, qu'elle supervise pour la Direction de l'Université. Fière,



Céline Pilon

bien sûr, de voir que Centraide peut continuer de venir en aide à des milliers de personnes défavorisées du Québec. Mais le succès ne lui monte pas à la tête. « Je n'ai rien fait de spectaculaire, dit celle qui en est à sa 19^e campagne. Une culture de l'entraide est solidement implantée à l'UdeM. » Plus modeste que ça... et l'on s'excuse d'avoir les compétences !

Mère de deux grands garçons (François et Daniel), elle admet tout de même qu'il s'agit d'un bénévolat exigeant. « Oui, mais je crois à Centraide. Parce qu'il soutient des organismes qui aident les gens à trouver eux-mêmes les moyens de s'en sortir. »

Dominique Nancy

La médecine à l'heure de Shanghai

Le doyen intérimaire de la faculté de médecine de l'Université Jiao Tong de Shanghai, Guo-xiang Qian, était à Montréal le 27 septembre pour la signature d'une entente qui garantira des échanges entre sa faculté et la Faculté de médecine de l'UdeM. Déjà, des échanges de professeurs et de stagiaires postdoctoraux sont prévus, ainsi que plusieurs colloques. Le premier de ces colloques aura lieu à Shanghai et portera sur le cardiovasculaire.

Sur notre photo, outre M. Qian, le recteur, Luc Vinet, et le doyen de la Faculté de médecine, Jean L. Rouleau



Vie universitaire

Attention aux portefeuilles !

Le nombre de vols de portefeuilles est en hausse sur le campus. C'est ce que note le Bureau de la sûreté de l'Université, qui exhorte la communauté à redoubler de vigilance.

« Quinze secondes suffisent à un voleur pour prendre votre

portemonnaie », rappelle Carole Audy, superviseuse au Bureau de la sûreté. Elle conseille aux employés de verrouiller la porte de leur bureau même s'ils ne sortent que quelques minutes.

Certains voleurs opéraient selon un modèle précis : peu après



Il ne faut que 15 secondes à un voleur averti pour mettre la main sur votre portefeuille.

la disparition du portefeuille, une personne prétendant travailler pour un établissement bancaire téléphonait à l'employé qui s'était fait voler ; elle prétendait qu'un réseau de clonage de cartes avait été démantelé par la Sûreté du Québec et demandait au propriétaire du portemonnaie de lui révéler le numéro d'identification personnel de sa carte de guichet. Inutile de dire qu'accéder à cette demande est une très mauvaise idée. D'ailleurs, l'employé qui a rapporté ce stratagème au Bureau de la sûreté l'a bien compris.

M^{me} Audy nous invite à communiquer avec son bureau, au 514 343-7771, si l'on a des doutes sur des individus déambulant sur le campus.

« Certains craignent de nous importuner avec des renseignements approximatifs, mais il n'en est rien. Nous sommes ici pour cela », souligne M^{me} Audy en ajoutant que, même si des milliers de personnes fréquentent quotidiennement le campus, il s'y trouve en temps normal peu de flâneurs.

Vaira Vike-Freiberga en visite à l'Université

La présidente de la Lettonie, Vaira Vike-Freiberga, était de passage sur le campus le 21 septembre. Elle a retrouvé avec plaisir ses anciens collègues du Département de psychologie, où elle a enseigné de 1965 à 1998. M^{me} Freiberga concluait par cet-

te visite un séjour d'une semaine au pays, au cours duquel elle a notamment été décorée de l'Ordre national du Québec. Vaira Vike-Freiberga a été désignée candidate par les pays baltes à la succession du secrétaire général de l'ONU.



Sur notre photo, M^{me} Vike-Freiberga, son conjoint, Imants Freibergs, et le recteur Vinet

La nouvelle équipe de direction de la Faculté des arts et des sciences

La constitution de l'équipe de direction de la Faculté des arts et des sciences (FAS) est complétée. Selon le doyen, Joseph Hubert, « les qualités personnelles et professionnelles de ces recrues, leur expérience en gestion académique et leur connaissance approfondie à la fois de la Faculté et des secteurs dont ils assureront l'animation et la coordination sont autant de gages d'un mandat fructueux et couronné de succès ».

M. Hubert, qui se consacrera cette année particulièrement aux activités de développement et aux grands dossiers de planification, sera appuyé dans son mandat par les professeurs suivants.

Serge Brochu est professeur titulaire à l'École de criminologie et chercheur au Centre international de criminologie comparée, dont il a assuré la direction de 1996 à 2004. Il est notamment codirecteur du Groupe de recherche et intervention sur les substances psychoactives-Québec et du Collectif d'intervention et de recherche sur les aspects socio-sanitaires de la toxicomanie. M. Brochu occupe dès maintenant le poste de vice-doyen aux affaires professorales, au personnel non enseignant et à la gestion.

Micheline Cambron est une spécialiste de la littérature qué-

bénoise du 19^e siècle ainsi que des travaux de Paul Ricœur et de Fernand Dumont. Professeure titulaire au Département des littératures de langue française, elle a dirigé le Centre d'études québécoises de 1997 à 2002 et dirige depuis le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises. M^{me} Cambron assume les fonctions de secrétaire de faculté et de vice-doyenne aux relations internationales et aux communications depuis le 1^{er} octobre.

Sylvie Normandeau, professeure titulaire à l'École de psychoéducation, est une spécialiste des études du développement de l'enfant dans ses divers milieux de vie. De 2002 à 2003, elle a été à la tête de l'Institut de recherche pour le développement social des jeunes. M^{me} Normandeau voit son mandat de vice-doyenne aux études être renouvelé.

André G. Roy est professeur titulaire au Département de géographie, qu'il a dirigé de 1994 à 1998, en 1999-2000 et, sur une base intérimaire, en 2004-2005. Titulaire depuis 2003 de la Chaire de recherche du Canada en dynamique fluviale, il s'intéresse tout particulièrement à la réponse des rivières aux changements environnementaux et à la mesure des processus fluviaux. M. Roy devient vice-doyen à la recherche.

Anthropologie et religion

Et Darwin créa Dieu

Daniel Baril croit que la religion est un produit de la sélection naturelle

Depuis l'homme de Néandertal qui enterrait ses morts jusqu'à George W. Bush qui pourfend l'axe du mal avec ses armées, le surnaturel est une constante de l'histoire humaine. « Comment expliquer l'universalité de ce que nous appelons religion et qui s'observe à toutes les époques, dans toutes les régions du monde, dans toutes les cultures et dans toutes les sociétés humaines, du Paléolithique jusqu'à l'ère spatiale ? Comment expliquer ce besoin apparemment irrésistible qu'a le primate humain de créer du surnaturel ? » C'est à ces questions que s'attaque Daniel Baril dans *La grande illusion : comment la sélection naturelle a créé l'idée de Dieu*, qui vient de paraître chez MultiMondes.

Journaliste à *Forum* depuis 1992, Daniel Baril est également militant laïque depuis 25 ans au sein du Mouvement laïque québécois, qu'il a contribué à fonder en 1981. Mais c'est l'anthropologue qui lance cet ouvrage, dont un chapitre est tiré de son mémoire de maîtrise rédigé sous la direction de Bernard Chapais et déposé en 2003. « Au cœur de mon essai se trouve la volonté d'expliquer la persistance du religieux avec un regard anthropologique, explique-t-il en entrevue. Il y a actuellement des débats importants sur cette question et je souhaitais présenter mon point de vue, basé sur la théorie de l'évolution. »

Mais l'auteur et vulgarisateur scientifique y a aussi trouvé son compte. « Les théories évolutionnistes sont mal comprises et méconnues dans notre société, surtout chez ceux qui s'intéressent au phénomène religieux, souligne-t-il. C'est pourquoi j'estime qu'un ouvrage qui fait une synthèse des connaissances sur le sujet peut être utile. »

Étendard du clan

Que dit ce livre ? Que la croyance au surnaturel découle en partie des mécanismes qui favorisent la cohésion à l'intérieur d'un groupe. Émile Durkheim lui-même a qualifié la religion d'« étendard du clan » ; elle est le « symbole par lequel l'individu définit et maintient son appartenance à un groupe ». La grande illusion, c'est cette inclination à croire à un agent extérieur qui orchestre la marche du monde. « Depuis toujours, on a cherché un sens aux catastrophes naturelles et aux drames qui survien-



La croyance au surnaturel découle en partie de mécanismes qui favorisent la cohésion à l'intérieur d'un groupe, croit Daniel Baril.

nent dans la vie, comme s'ils étaient le résultat d'une intention, remarque Daniel Baril. Il est rassurant de penser qu'une logique règle l'ordre du monde. »

Cette façon de voir a peut-être aidé l'humanité, même à ses balbutiements. « La croyance au surnaturel est une illusion sur le plan intellectuel, mais elle ne contrevient pas aux lois de la sélection naturelle. C'est pourquoi elle persiste. »

Si elle peut faire le bien, l'inverse est aussi vrai. Le kamikaze qui agit par conviction religieuse adopte un comportement qui est contraire à la sélection naturelle. « Quand la foi conduit l'individu à se détruire, elle devient un facteur d'élimination des croyants ; elle se révèle totalement "inadaptative". »

Autre conséquence : en galvanisant ce sentiment d'appartenance, la religion peut provoquer des crises, voire des tragédies, car les groupes en viennent à s'opposer les uns aux autres. Comme chez nos cousins macaques, qui favorisent leurs plus proches parents (quitte à chasser les autres sans pitié), l'appartenance au groupe fait naître des guerres de clans. Un bon exemple en a été donné récemment par le pape Benoît XVI, dont quelques mots d'un discours ont soulevé la colère des musulmans du monde entier. « Dans l'histoire humaine, la religion a eu des effets bénéfiques, concède l'anthropologue. Mais quand elle exacerbe les rivalités entre les groupes, elle peut causer beaucoup de ravages. »

Hostile, moi ?

Parfois perçu comme la bête noire des croyants (la dernière victoire du Mouvement laïque québécois est l'abolition de la prière au conseil municipal de Laval), Daniel Baril se défend d'être hostile au phénomène religieux. « Au contraire, je m'y intéresse depuis toujours. Plus jeune, j'ai même connu une période de croyance profonde », mentionne-t-il avec un sourire.

Originaire du pays de l'amiante, l'adolescent a trouvé dans le mysticisme, l'ésotérisme et la parapsychologie une multitude de réponses lorsqu'il a cherché un sens à la vie. Cette quête l'a mené à un baccalauréat en sciences de la religion, qu'il a obtenu à l'UQAM dans les années 70. Par la suite, il a fait des études en pédagogie et a enseigné la formation morale au secondaire.

Assez rapidement, toutefois, le paranormal et la foi religieuse se sont heurtés à son sens critique. « À mon avis, la croyance en Dieu n'est pas apte à résister à la méthode scientifique. Je le dis même si je sais que d'éminents scientifiques ne rejettent pas l'idée de Dieu. Pour moi, un dieu personnel qui intervient dans la vie, c'est un non-sens. Quant au dieu qui serait un "principe premier", cela ne nous apporte rien. »

Convaincu que la vie humaine s'achève tout simplement après notre dernier souffle, Daniel Baril est un athée convaincu. Mais l'athéisme n'est pas synonyme de rejet des valeurs humanistes. « Je dirais même que beaucoup d'athées sont plus près de principes comme l'amour universel, prôné par la plupart des religions, que bien des croyants. Justement parce que la solidarité, la générosité et l'entraide ne se limitent pas à un groupe religieux en particulier. »

Cela dit, ce n'est pas parce que les églises se vident que Dieu est mort. « L'humanité ne se passera jamais de religion ; c'est une illusion qui a de l'avenir », lance-t-il.

Mathieu-Robert Sauvé

Membre de l'Association des communicateurs scientifiques du Québec, Daniel Baril participera à un débat intitulé « Darwin et les journalistes » le 5 octobre, à 18 h, au musée McCord de l'Université McGill. Le journaliste Pierre Sormany lui donnera la réplique.

Les dessous de la surdité musicale mis au jour

Une nouvelle étude révèle que le cerveau des gens atteints de surdité musicale manque en fait de substance blanche. L'étude, dont les conclusions ont été publiées dans le tout dernier numéro de la revue *Brain*, a été réalisée par une équipe de chercheurs de l'Université de Montréal, de l'Institut neurologique de Montréal et de la Newcastle University Medical School.

La surdité musicale (ou amusic congénitale) est une affection permanente qui empêche des individus fonctionnant normalement d'acquiescer des aptitudes musicales de base. Au cours de leurs travaux, les chercheurs ont étudié les corrélats neuraux structu-

rels de la surdité musicale. Ils ont comparé les données d'imagerie par résonance magnétique d'un groupe de personnes souffrant de surdité musicale avec des images d'autres personnes possédant des aptitudes musicales normales. L'objectif était de désigner la partie du cerveau responsable de cet état ainsi que l'anomalie anatomique susceptible d'avoir un rapport avec ce « trouble musical ».

« Les résultats observés parmi les échantillons étaient cohérents. En effet, ils mettaient en évidence une réduction de la concentration en substance blanche dans le gyrus frontal inférieur droit des sujets atteints de surdité musicale,

a expliqué la D^{re} Isabelle Peretz, de l'UdeM. Les données indiquent que l'intégrité des tractus de substance blanche dans la partie frontale droite du cerveau est la clé de l'acquisition de compétences musicales normales. »

« Nous avons utilisé une technologie appelée morphométrie voxel (MV), une procédure informatisée et automatisée qui permet de chercher dans le cerveau des différences structurales sur le plan de la concentration tissulaire, a mentionné la D^{re} Krista L. Hyde, de l'Institut neurologique de Montréal et du Département de psychologie de l'Université. Les sujets qui ont

participé à l'étude étaient considérés comme souffrant de surdité musicale s'ils répondaient à deux critères principaux : la difficulté à reconnaître des chansons familières sans l'aide des paroles et l'incapacité de se rendre compte qu'ils chantaient faux. »

Cette étude constitue la première investigation ayant trait aux corrélats neuraux structurels de la surdité musicale. Les résultats permettent de mieux comprendre le processus d'acquisition normale d'aptitudes musicales et faciliteront le diagnostic de ce trouble propre à la musique ainsi que l'élaboration des mesures visant à le corriger.

Psychologie de la famille

Le lien entre la monoparentalité et les mauvais traitements est grand

Négligence parentale : le rôle du père est étudié à la loupe par des experts

Durant la nuit du 31 août dernier, un enfant de deux ans a été trouvé dans une voiture au centre-ville de Montréal. Ce sont des passants qui ont téléphoné à la police. Les parents auraient essayé, en vain, de rentrer dans un bar avec le bambin. Ils auraient alors laissé le petit sans surveillance dans le véhicule.

« Ça, c'est un bel exemple de négligence parentale, affirme Sarah Dufour. En omettant de faire quelque chose qu'il est dans leur devoir d'accomplir, les parents ont fait preuve d'insouciance à l'égard de la sécurité de leur enfant. »

Spécialisée en psychologie de la famille, la jeune professeure que le Département de psychoéducation a embauchée en janvier 2006 étudie depuis quelques années la maltraitance envers les enfants. Elle s'intéresse plus précisément à la maltraitance par négligence ou omission. « La négligence constitue une forme de mauvais traitement qui se présente non pas comme une agression sur un enfant mais plutôt comme une omission dans les soins qu'il requiert », explique la chercheuse. Alors que les services font référence à toute forme de violence physique vis-à-vis de l'enfant (coups, mutilations, usage excessif de la force), la négligence se définit comme l'incapacité du parent à répondre aux besoins de base de l'enfant sur les plans physique (hygiène, nourriture, santé, sécurité) et psychologique (affection, stimulation).

Au Québec, 51 % des cas retenus par les centres de protection de l'enfance et de la jeunesse concernent la négligence, 25 % la violence physique, 16 % les services sexuels et 8 % d'autres formes de mauvais traitements.

1778 cas d'enfants négligés sont étudiés

En équipe avec Micheline Mayer, chercheuse à l'Institut de recherche pour le développement social des jeunes, et Chantal Lavergne, professeure associée à l'École de service social, Sarah Dufour vient de publier les résultats d'une étude sur la question des pères et de la négligence dans les structures familiales. « Les



L'enfant a besoin d'attention et d'amour.

écrits scientifiques révèlent que les enfants négligés vivent surtout dans des familles monoparentales dirigées par des femmes isolées socialement et aux prises avec une diversité de problèmes sociaux et de santé. Les liens entre la paternité et la négligence sont toutefois peu documentés. Nous avons voulu en avoir le cœur net. »

A partir de données tirées de l'Étude sur l'incidence et les caractéristiques des situations d'abus, de négligence, d'abandon et de troubles de comportement sérieux signalées à la Direction de la protection de la jeunesse au Québec entre octobre et décembre 1998, les chercheuses ont tenté de mieux comprendre le rôle des pères dans les situations de négligence envers les enfants.

Parmi les éléments qui ressortent de l'analyse constituée de 1778 cas d'enfants négligés, une dimension occultée des statistiques habituelles : la présence paternelle, qu'il s'agisse d'un père biologique ou adoptif ou encore d'un père substitut, serait plus marquée qu'on le croit. « Contrairement à ce que suggèrent la plupart des recherches, les pères sont présents dans les situations de négligence », indique Sarah Dufour.

Par ailleurs, même si le lien entre la monoparentalité et les mauvais traitements est grand, 21 % des familles négligentes sont des familles recomposées, généralement formées d'une mère biologique et d'un père substitut, signale la professeure.

Menace ou protection ?

Mais quand on lui demande si la présence des hommes menace ou favorise le bien-être de l'enfant, la chercheuse se montre prudente. « Ah ça, c'est la question à 100 \$. Malheureusement, notre en-



Sarah Dufour

quête ne visait pas à éclaircir cette question. » Cela n'empêche pas la professeure Dufour de fournir des renseignements pertinents sur le sujet. « Des chercheurs ont observé que l'engagement paternel pouvait être un facteur de protection contre les mauvais traitements et la négligence. Mais la présence du père ne semble pas toujours être une source significative de soutien pour la mère négligente. »

Les résultats de l'analyse de M^{me} Dufour et de ses collègues démontrent toutefois clairement que la présence du père a des conséquences à la fois positives et négatives pour la mère et pour l'enfant. « Elle est souvent liée à de meilleures conditions de vie pour la mère, souligne Sarah Dufour, mais elle est aussi associée à des conflits de garde de l'enfant et à une plus grande fréquence de problèmes de comportement, d'anxiété et de dépression chez ce dernier. Il est possible que cette situation soit imputable à la tension entre les parents. »

Une chose est sûre, selon la spécialiste. « Malgré l'importance de la présence des pères dans la vie des enfants, les services de protection se concentrent sur les mères tout en ignorant ou en évitant les pères biologiques et les pères substituts. Or, si le père représente un atout pour la protection de l'enfant, cette aide potentielle est perdue. À l'inverse, si le père constitue une menace, les risques peuvent être augmentés par l'ignorance de la nature des conduites à risque, de leur cible et de leur contexte. »

Les conclusions de l'étude de Sarah Dufour, Micheline Mayer et Chantal Lavergne, parues en juin 2006 dans la *Revue de psychoéducation*, soulèvent des enjeux importants pour l'intervention sociale auprès des familles dont le signalement de négligence s'avère fondé.

Dominique Nancy

Recherche en épidémiologie

Les calories aggravent le risque de cancer du sein

Les femmes à risque devraient éviter tout gain de poids après la ménopause

Au cours des dernières années, plusieurs études épidémiologiques ont montré le rôle que pouvait avoir l'alimentation sur la prévention ou le développement des cancers. Une nouvelle étude apporte une autre pierre à cet édifice en mettant en lumière l'effet des calories sur le cancer du sein chez les femmes génétiquement prédisposées à ce cancer.

Dans la population en général, l'alcool était jusqu'ici le seul nutriment associé à une hausse du risque de cancer du sein ; la consommation d'une boisson alcoolisée par jour augmente de 7 % le risque d'être atteint de ce cancer. En revanche, une heure d'activité physique par semaine diminue le risque de 3 % et l'activité physique régulière, surtout à l'adolescence et au début de l'âge adulte, abaisse ce risque de 20 %.

La nouvelle étude, réalisée par une équipe de l'Unité de recherche en épidémiologie et du Département de chirurgie de l'Hôtel-Dieu (CHUM) auprès de Québécoises francophones, a cherché à mesurer les effets de l'alimentation et de l'exercice chez les femmes porteuses de mutations sur l'un ou l'autre des deux gènes BRCA, mutations qui prédisposent au cancer du sein.

Les gras au banc des accusés

Pour ces femmes, le risque global de souffrir d'un cancer du sein est de 87 % quand elles atteignent l'âge de 70 ans. L'étude a permis de découvrir que ce risque est proportionnel à l'apport d'énergie contenue dans l'alimentation : plus l'alimentation est riche en gras et en calories, plus le risque est important.

Les chercheurs ont tenu compte de toutes les sources d'énergie, les principales étant les lipides, les glucides, les protéines, les sucres et l'alcool. L'absorption de plus de 2339 kilocalories (kcal) par jour accroît de 2,7 fois le risque de développer un cancer du sein comparativement à une absorption se situant entre 1724 et 2339 kcal. À titre indicatif, 1 gr de protéines ou de glucides équivaut à 4 kcal, 1 gr d'alcool à 7 kcal et 1 gr de lipides à 9 kcal.

Qui dit calories dit gain de poids. Chez les femmes qui, après l'âge de 18 ans, enregistrent un gain de poids de plus de 16 kg, le risque est de 4,6 fois plus grand que chez les femmes qui auraient pris moins de 5,5 kg après 18 ans. Le risque demeure 4 fois plus élevé si le gain de poids survient après 30 ans.



André Nkondjock

« L'obésité ou un indice de masse corporelle élevé ont toujours été considérés comme un facteur de risque pour les cancers, mais ces résultats sont plus hauts que ce qu'on observe dans l'ensemble de la population », estime André Nkondjock, chercheur adjoint au Département de nutrition et principal auteur de l'étude publiée dans la *Breast Cancer Research and Treatment*.

L'étude révèle une autre donnée étonnante : quel que soit le nombre de kilos, l'âge où est enregistré le maximum de poids au cours de la vie a une incidence sur le risque de souffrir d'un cancer du sein. Si le poids le plus grand est atteint après 43 ans, le risque est trois fois important que si le poids maximal est enregistré avant 34 ans. « Le facteur de l'âge est une donnée très robuste de cette étude », affirme M. Nkondjock.

Ceci met en évidence l'importance de perdre du poids après la ménopause. Selon les chercheurs, le risque plus haut lié à l'obésité après la ménopause serait dû à l'interaction particulière entre les gras et les œstrogènes à partir de ce moment. « Soit que le type d'œstrogènes produits après la ménopause sont plus néfastes, soit que les tissus adipeux ont un effet accru sur la production et la circulation des œstrogènes après la ménopause », précise André Nkondjock.

Fait troublant, l'étude a en outre montré que la dépense d'énergie entraînée par l'activité physique n'atténue en rien le risque de cancer chez les femmes porteuses de mutations. « L'apport d'énergie fait son effet indépendamment de la dépense énergétique subséquente », signale le chercheur.

Tout indique que la seule mesure préventive pour ces femmes est de limiter l'apport des calories.

En plus d'André Nkondjock, les auteurs de cette étude sont André Robidoux, Y. Paredes et Parviz Ghadirian, tous rattachés à l'UdeM, et S.A. Narod, de l'Université de Toronto.

Daniel Baril

Des pères qui cherchent comment jouer leur rôle

Il est bien loin le père pourvoyeur incarné dans la série télévisée *Papa à raison*. Pour de nombreux pères, c'est pourtant ce rôle qui importe. « Et cela ne devrait pas être dévalorisé », mentionne Sarah Dufour.

Si la professeure du Département de psychoéducation semble éprouver une certaine sympathie pour les hommes perdus d'aujourd'hui, c'est que l'époque actuelle ne facilite pas la tâche des pères, qui cherchent comment jouer leur rôle.

À son avis, l'instabilité des unions entraîne des défis consi-

dérables pour les mères, mais également pour les pères, en quête de points de repère. Dans ses travaux de doctorat qui ont porté sur le rôle du père et de sa contribution au développement de la santé mentale de la famille en milieu défavorisé, Sarah Dufour a d'ailleurs élaboré une typologie de divers types de figures paternelles.

« Il existe plusieurs façons d'être un bon père, résume-t-elle. Notre société ne devrait pas que valoriser le modèle du père rose. »

D.N.





1



2



3

Livres rares

Les enluminures

Geneviève Bazin présente une des œuvres maitresses de l'exposition *Manuscrits enluminés*

C'est l'occasion rêvée de découvrir le **fonds Marcel-Lajeunesse**

Isabelle de Castille est à genoux devant la Vierge et l'Enfant, sous des anges musiciens. Voilà comment aimait se contempler la commanditaire d'un livre de prières enluminé datant du 15^e siècle et conservé à Madrid. Un ouvrage inestimable qui ne voyage pas beaucoup. Mais les amateurs peuvent en observer un facsimilé sur parchemin, qui a lui aussi une grande valeur (environ 12 000 \$), exposé jusqu'à la fin du mois d'octobre dans les vitrines du quatrième étage du pavillon Samuel-Bronfman. « C'est une pièce magnifique dont peuvent profiter les étudiants en l'histoire de l'art », dit en le manipulant délicatement Geneviève Bazin, responsable du Service des livres rares et des collections spéciales. Nous pouvons voir le dessin précis parsemé de feuilles d'or et la riche ornementation de la couverture. »

M^{me} Bazin, elle-même historienne de l'art, s'est personnellement occupée de l'exposition qui réunit 70 facsimilés, dont celui du livre d'heures d'Isabelle de Castille, et de nombreux manus-

crits. « Un livre d'heures est un recueil de prières correspondant à différentes célébrations dans la journée », résume-t-elle. Très populaires chez les nobles et illustrés par les plus grands artistes de l'époque, ce sont les « bestsellers » du bas Moyen Âge.

« Les livres d'heures sont autant le reflet de la vanité et de la richesse de leurs propriétaires que le miroir de leur dévotion », mentionnait, le 5 avril dernier, celui qui a inspiré cette exposition, Marcel Lajeunesse. Ancien professeur titulaire à l'École de bibliothéconomie et des sciences de l'information qui a aussi été vice-doyen à la Faculté des arts et des sciences, M. Lajeunesse a légué à l'Université de Montréal une collection valant plus de 100 000 \$ et qu'il a mis 35 ans à constituer. Vingt livres issus de son fonds (dont le facsimilé d'Isabelle de Castille) sont présentés. Certaines pages sont de véritables tableaux miniatures représentant la nativité, l'épiphanie, la visitation, la fuite en Égypte ou l'office des morts.

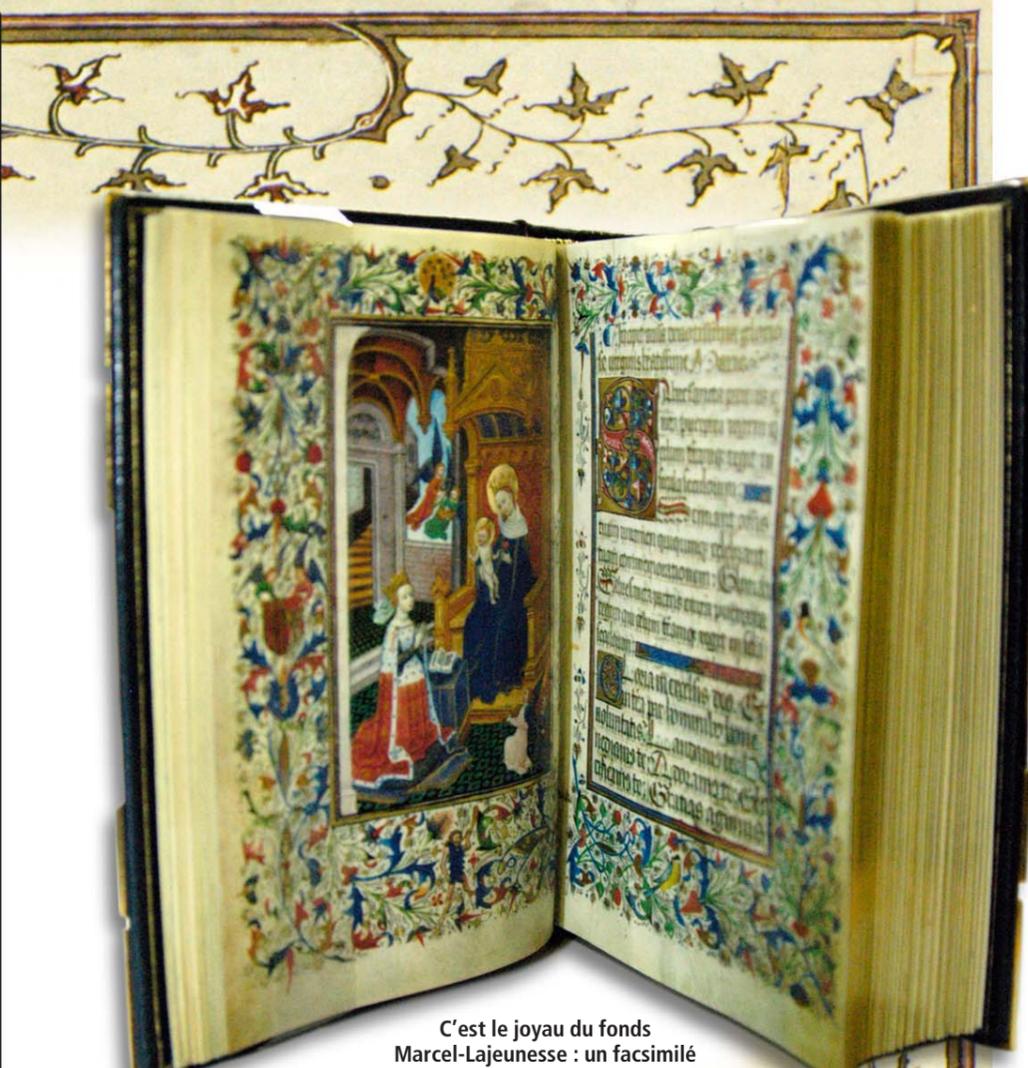
Manuscrits et incunables

Pourquoi s'être intéressé aux livres d'heures ? Parce que ces bréviaires à l'usage des laïcs, peints à la main autour des textes en latin, sont pour le collectionneur « au carrefour de trois domaines : l'histoire du livre manuscrit, l'histoire de l'art et

res s'affichent sur le campus



minés du VII^e au XVI^e siècle et livres d'heures de la collection Marcel-Lajeunesse.



C'est le joyau du fonds Marcel-Lajeunesse : un facsimilé du livre d'heures d'Isabelle de Castille.

l'histoire du sentiment religieux ». Or, le chercheur du troisième millénaire peut compter sur des impressions de qualité, qu'il peut manipuler dans des bibliothèques spécialisées comme celle de l'Université de Montréal. « Avec les moyens technologiques contemporains, on nous offre des facsimilés à l'identique, si semblables aux originaux que les spécialistes du domaine auront de moins en moins accès à ces originaux, qui prennent le chemin de bibliothèques fermées, sans lumière, avec température et humidité contrôlées, comme c'est le cas à la Bibliothèque vaticane », soulignait le donateur.

Ses préférés : les *Petites heures de Jean, duc de Berry*, aujourd'hui conservées à la Bibliothèque nationale de France, et les *Heures de Louis d'Orléans*, dont l'original est gardé à la Bibliothèque nationale de Russie, à Saint-Petersbourg. Les deux facsimilés peuvent être vus au pavillon Samuel-Bronfman.

Conclu à l'automne 2005, le don de M. Lajeunesse a été souligné, le 5 avril 2006, au cours d'une rencontre à laquelle assistaient quelque 60 personnes. Le directeur des bibliothèques, Jean-Pierre Côté, avait remercié le professeur Lajeunesse pour « la marque de confiance à l'égard de nos bibliothèques et la stimulation indéniable pour les nouvelles

générations d'étudiants qui s'intéresseront à l'histoire du livre ». Il avait aussi rendu hommage à sa conjointe, qui ne lui a jamais imposé de limites dans sa passion de collectionneur. « Quel plaisir de chercher, de découvrir, de rassembler et, disons-le, de dépenser en toute liberté ! » avait ajouté le professeur.

Selon M^{me} Bazin, le fonds Marcel-Lajeunesse vient enrichir un secteur important de la collection de livres rares, consacré aux manuscrits anciens et aux incunables. « Il ne faut pas sous-estimer la valeur des facsimilés à l'identique, précise-t-elle. Il est presque impossible d'acquérir des originaux de cette époque et plusieurs reproductions elles-mêmes ne sont plus disponibles, car leur tirage est épuisé. »

La commissaire de cette exposition a profité de l'occasion pour présenter un panorama de l'enluminure, incluant des reproductions d'ouvrages du 7^e siècle. Le plus récent ? Il date du 20^e siècle. C'est un document offert par l'empereur d'Éthiopie Haïlé Sélassié 1^{er} lors de son passage à Montréal en 1954. L'art de l'enluminure, que plusieurs croient éteint depuis l'invention de l'imprimerie, aura donc survécu jusqu'à aujourd'hui.

L'exposition se déroule jusqu'au 25 octobre. L'entrée est libre.

Mathieu-Robert Sauvé

1. « Phèdre et le messager », tiré des *Héroïdes*, d'Ovide. L'original est conservé à la Bibliothèque nationale de France.

2. Illustration du *Triomphe de l'Amour*, de Pétrarque. C'est ce poète et humaniste italien (1304-1374) qui a écrit : « La raison parle et le sentiment mord. »

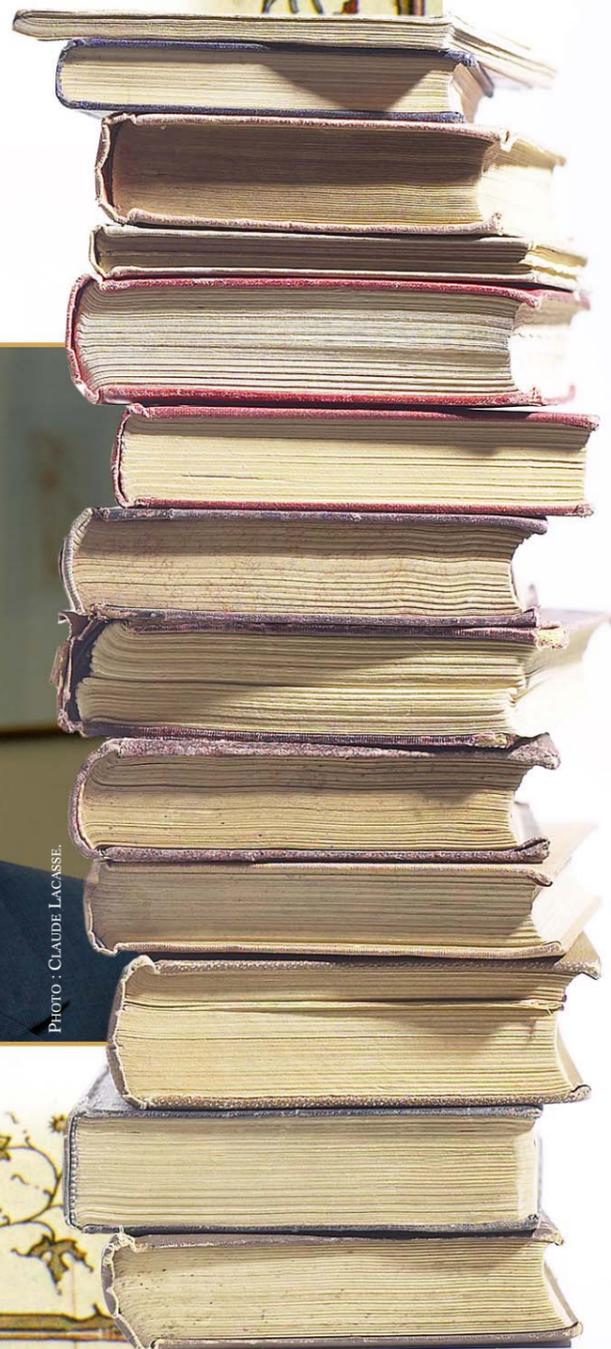
3. Illustration tirée d'un facsimilé du *Livre de la chasse*, de Gaston Phoebus. Cet ouvrage a été dicté à un copiste, de 1387 à 1389, par Gaston Phoebus, comte de Foix. Quarante-quatre copies manuscrites sont actuellement connues.

4. Marcel Lajeunesse a offert à l'Université sa collection de livres d'heures.



4

PHOTO : CLAUDE LACASSE.



Biologie cellulaire

Le poisson zébré plonge dans la génétique humaine

Pierre Drapeau est le seul chercheur du Québec à se pencher sur ce modèle de laboratoire

Le poisson zébré (*Danio rerio*), qui ressemble à une petite sardine, pourrait dévoiler le secret génétique entourant des maladies du système nerveux humain comme la schizophrénie et l'autisme.

Voilà le pari que fait Pierre Drapeau à propos du poisson zébré. Le nouveau directeur du Département de pathologie et biologie cellulaire vient d'obtenir avec ses collègues près de 17 M\$ pour aller explorer les profondeurs des maladies neurologiques à l'aide de ce vertébré doté d'un génome étrangement semblable à celui de l'être humain.

En effet, le poisson zébré possède dans sa colonne vertébrale des fonctions motrices qui sont très proches des nôtres, comme celles du réflexe au toucher et de la nage. Cette parenté génétique permet au chercheur de tester sur le poisson zébré certaines mutations de gènes humains soupçonnés d'être responsables de maladies neurologiques. Si le gène muté humain inhibe le réflexe au toucher ou la nage chez le poisson lorsqu'il est substitué au gène du poisson, alors il est possible de conclure que la mutation humaine peut causer une maladie.

Entre ce minuscule animal et l'être humain se dresse une *terra incognita* que le titulaire de la Chaire de recherche du Canada en neuroscience explore à petits pas. « L'important, c'est que mieux on comprend le phénotype [ou comportement] du poisson zébré, plus on apprécie les subtilités des gènes humains. Nous croyons qu'il y a un défaut de transmission synaptique [entre neurones] à la base de plusieurs maladies psychiatriques. Les médicaments compensent ces défauts. Mais quelle est la nature des défauts? C'est là qu'une approche génétique avec un modèle animal pourrait nous aider », affirme-t-il.

Une vedette de laboratoire

Le poisson zébré a récemment retenu l'attention des médias lorsqu'il a mené à la découverte d'un gène de la couleur de la peau (selon le numéro de la revue *Science* du 16 décembre 2005). Dès 1995, l'Allemande Christiane Nusslein-Volhard gagnait le prix Nobel de médecine pour avoir mis en évidence les gènes qui président à la formation du corps humain. À l'origine de ses plus récents travaux, le *Danio rerio*.

Étudié par plus de 1500 chercheurs de par le monde, il jouit actuellement d'une célébrité certaine dans la communauté scientifique. Modèle de prédilection en génétique du développement, il est utilisé dans la recherche sur le cancer, les maladies cardiaques, la résistance à la douleur, l'anémie, la régénération des tissus, la formation des muscles et la toxicité des médicaments.

Unique chercheur au Québec à tâter du poisson zébré, Pierre Drapeau connaît bien son protégé pour l'avoir abondamment élevé et examiné depuis une dé-



Pierre Drapeau

cennie. La reproduction du poisson se fait facilement dans un espace réduit, il est abondant – la femelle pond de 100 à 200 œufs par semaine – et l'œuf se développe en embryon après deux ou trois jours seulement. De plus, il possède plusieurs composantes communes à l'homme, comme le cœur et la moelle épinière.

« C'est un modèle polyvalent. Je veux trouver une façon de l'exploiter à son maximum et d'investir le champ de ses applications », ajoute Pierre Drapeau, dont le centre d'intérêt scientifique est l'élaboration du cerveau humain en une toile infinie comportant quelque 100 milliards de cellules nerveuses, chacune créant des milliers de contacts synaptiques. Ce qui l'intéresse, c'est de comprendre comment les réseaux de neurones se développent, établissent des connexions entre eux et donnent naissance à des comportements.

2000 aquariums à installer

Le biochimiste et neurophysiologiste de formation installera cet automne ses 2000 aquariums au septième étage du pavillon Roger-Gaudry. Après 20 années à l'Université McGill et avec près de 70 articles à son actif, celui qui dit être arrivé au mitan de la vie envisage la « seconde moitié » de sa carrière avec beaucoup d'enthousiasme : « Il y a une vision à l'Université de Montréal tout à fait rafraîchissante. Les gens sont bien orientés, bien organisés. Ça a beaucoup compté dans ma décision de me joindre à eux. »

En reconnaissance de la pertinence de son travail, les gouvernements du Canada et du Québec ont accordé en avril dernier une subvention à un projet qu'il dirige avec le généticien Guy Rouleau, directeur du Centre d'étude des maladies du cerveau. Dans le cadre d'un programme commun Génome Canada et Génome Québec, les deux professeurs de l'UdeM ont obtenu le feu vert pour désigner et caractériser, d'ici 2010, les 10 à 20 gènes qui pourraient être responsables de la schizophrénie et de l'autisme.

La première phase de ce projet se déroulera, dès cet automne, auprès de 276 patients atteints de l'une ou l'autre de ces affections. Pierre Drapeau poursuit des recherches sur les causes génétiques de la sclérose latérale amyotrophique et de la myopathie. Il devrait communiquer ses résultats l'année prochaine sous la forme d'une série d'articles.

Kim Soo Landry
Collaboration spéciale

Recherche en psychologie

Votre passion est-elle obsessionnelle ou harmonieuse ?

Geneviève Mageau étudie les deux versants de la planète plaisir

Julie est complètement emballée par le karaté. Cette activité lui permet de vivre des expériences mémorables, notamment au moment de compétitions nationales. Malheureusement, elle n'a pas accès au gymnase les fins de semaine et elle s'ennuie alors un peu de son sport. Mais elle en profite pour faire de la natation.

Pierre a aussi une passion : les échecs. Il ne peut pas s'en passer. Et il doit gagner. Son humeur et son estime de soi en dépendent. Il imagine très mal sa vie sans cette activité.

Julie et Pierre sont des passionnés de nature bien différente : la première est « harmonieuse » et le second « obsessionnel ». « Il y a une différence majeure entre les deux et nos travaux cherchent à mieux la cerner. Comment une activité, d'abord pratiquée par plaisir, devient-elle une véritable obsession chez certains alors qu'elle demeure saine chez les autres ? » se demande Geneviève Mageau, professeure adjointe au Département de psychologie.

Les passions humaines nous intriguent depuis la nuit des temps, rappelle la jeune professeure. Baruch Spinoza, Friedrich Hegel, René Descartes, Jean-Jacques Rousseau, notamment, y ont réfléchi durant une bonne partie de leur vie. Mais ce mot (du latin *passio*, « souffrance ») est utilisé à tous les vents de nos jours, de sorte que son véritable sens s'est un peu perdu en cours de route.

Pour Geneviève Mageau, il existe deux catégories de passionnés. Le passionné obsessionnel, comme Pierre, perd progressivement le contrôle sur sa vie. Son loisir occupe une place disproportionnée. Pour Julie et ses semblables, en revanche, les activités de loisir sont une expérience positive, renouvelée, qui permettent d'améliorer la concentration, de diminuer l'anxiété et de mieux dormir. Pour les obsessionnels, les heures sans l'objet de leur passion sont des heures perdues, alors que les « harmonieux » continuent de savourer les bienfaits de leur activité entre les séances. Les uns se sentent coupables de ne penser qu'à ça, les autres sont inspirés par les bons coups de la veille et imaginent ceux à venir...

Vous avez dit passionné ?

Depuis son doctorat en psychologie expérimentale sous la direction de Robert Vallierand, à l'UQAM, de 1998 à 2003, Geneviève Mageau scrute les passions



Geneviève Mageau

des gens pour tenter d'approfondir la compréhension du phénomène. « Sur le plan expérimental, il y a assez peu de documentation sur ce thème, signale-t-elle. Il faut dire que c'est un domaine assez difficile à aborder avec des sujets de recherche. »

Difficile, mais pas impossible. En 2003, l'équipe de M^{me} Mageau a distribué à 539 cégépiens un questionnaire dans lequel ils étaient invités à décrire « l'activité qui vous tient le plus à cœur ». Du classeur à passions où elle conserve les réponses, elle sort au hasard quelques formulaires dûment remplis. Le sport est bien représenté : soccer, football, hockey, baseball, tennis... Les arts figurent aussi en bonne position : untel ne vit que pour le théâtre ou la musique, la danse, le cinéma. Les relations interpersonnelles, enfin, sont le centre d'intérêt d'un bon nombre de jeunes.

À l'aide d'une échelle mise au point par son ancien professeur, Geneviève Mageau a pu évaluer l'intérêt des répondants pour leur activité favorite. Première surprise : peu d'entre eux sont animés par une véritable passion. En réalité, seule une personne sur trois répond aux critères établis : l'activité est « importante », « aimée » et vaut la peine d'y investir « du temps de façon significative ». « Une passion, c'est plus qu'un simple loisir, explique-t-elle. Dans le concept de passion, il y a quelque chose de très fort qui définit la personne. Ceux qui jouent de la guitare ou qui font du jogging à temps perdu ne se définiront pas comme des guitaristes ou des joggers. »

À l'autre extrémité de l'échelle, le pianiste qui s'apprête à répéter durant sept heures une sonate de Franz Liszt ou le basketteur qui se lève avant l'aube en vue d'un tournoi entreprennent ces activités sans effort. Pour les non-passionnés, cette discipline spartiate apparaît comme de la pure folie.

Actuellement, Geneviève Mageau travaille à une autre étude sur les skieurs professionnels et les musiciens. Cent-quarante-cinq personnes qu'on peut vraiment qualifier de passionnées ont été recrutées pour cette recherche, menée en collaboration avec Julie Charest, de l'UQAM. Trouve-t-on plus d'obsessionnels chez les spécialistes ? C'est ce que permettra de découvrir cette recherche.

Étudier l'ennui

Il faut souligner que les travaux de Geneviève Mageau laissent volontairement de côté le volet sentimental. « On ne touche pas à l'amour-passion. Trop passerager », lance-t-elle en riant. Ce qui ne veut pas dire qu'elle ne croit pas à ce sentiment, qui rime souvent avec débordements.

De toute façon, les passions amoureuses ont fait l'objet d'une pléthore d'études. En choisissant d'explorer la passion des gens pour leur activité de loisir, elle a entre les mains un sujet potentiellement très riche... et rempli de mystère.

Elle exclut aussi de son champ de recherche le jeu pathologique. « La dépendance au jeu relève de la détresse psychologique, ce qui est bien différent de la passion, même la plus obsessionnelle. C'est pourquoi nous ne l'incluons pas. » Elle reconnaît que certains passionnés basculent dans la dépendance, où il n'y a plus trace du moindre plaisir. Mais elle laisse à d'autres chercheurs le soin de s'intéresser à ce point de rupture.



Pour plusieurs, le vélo est une passion.

Toutefois, Geneviève Mageau est l'auteure d'une étude qui suscite la plus vive curiosité, portant sur les tâches ennuyeuses. Elle s'est demandé si le fait d'avoir une « charge mentale » (soit d'être habité par une idée) aide à effectuer une tâche répétitive et sans intérêt. Intitulé « Supprimer notre ennui, mais à quel prix ? », l'article tiré de sa recherche a été publié en 2000 dans la *Revue canadienne des sciences du comportement*. M^{me} Mageau y rapporte une expérience menée auprès de 53 personnes qui devaient, pendant 45 minutes, trier du gravier d'aquarium selon les couleurs. « C'est le travail le plus monotone qu'on a pu trouver », relate-t-elle.

Sorte d'antithèse de la passion, la tâche ennuyeuse est un véritable cauchemar pour la plupart des gens. Qui aime faire la vaisselle, vider les poubelles ou épousseter le haut des armoires ? En vertu de ses centres d'intérêt scientifiques, la chercheuse a voulu savoir si les gens qui ont un « contrôle mental » trouvaient moins lassantes que les autres les tâches ingrates.

La réponse est non. Qu'on soit passionné ou pas, laver la vaisselle sera toujours laver la vaisselle. « Les tentatives de suppression de l'ennui sont associées à un ennui plus fort et à une motivation plus faible à la fin de l'expérience, peut-on lire dans la conclusion. Ces résultats indiquent que le contrôle mental est une stratégie peu utile pour transiger avec l'ennui. »

À titre de jeune professeure, Geneviève Mageau a beaucoup de pain sur la planche. Elle a obtenu une réponse positive du Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture pour un projet de psychologie expérimentale. Elle avoue que les premières années d'une carrière universitaire sont très exigeantes. Mais c'est une vraie passion. Obsessionnelle ou harmonieuse ? Elle sourit timidement. « Harmonieuse. Mais j'avoue que j'ai eu ma période obsessionnelle », concède-t-elle, l'air un peu gêné.

Ah, les chercheurs !
Mathieu-Robert Sauvé

Architecture et aménagement

Après un tsunami, un séisme ou un cyclone...

Le groupe de recherche IF et sa filiale i-Rec s'intéressent à la problématique de la reconstruction après les catastrophes naturelles

Les médias l'ont à maintes reprises souligné après le tsunami du 26 décembre 2004 : les raz-de-marée géants qui ont frappé les côtes de l'océan Indien ont provoqué l'une des catastrophes les plus colossales de l'histoire. Bilan de la tragédie humaine : 150 000 morts, 500 000 blessés, cinq millions de personnes déplacées...

« Si le même tsunami s'était produit dans l'océan Pacifique, le nombre de victimes aurait été beaucoup plus réduit », affirme Colin Davidson, professeur à l'École d'architecture et directeur du groupe de recherche IF (GRIF) de la Faculté de l'aménagement. « L'impact d'un séisme, d'un cyclone ou d'une inondation est très différent selon les pays touchés, renchérit son collègue Gonzalo Lizarralde, chargé de cours et chercheur associé au GRIF. Il dépend souvent des mesures préventives appliquées par les autorités. »

Selon M. Davidson et Lizarralde, de meilleures stratégies de reconstruction à la suite des catastrophes naturelles sont plus que jamais indispensables. Cassidy Johnson, qui s'est intéressée dans son doctorat à la problématique des logements temporaires, partage cet avis. « Aucune région n'est épargnée, mais c'est dans les pays en voie de développement que les catastrophes naturelles provoquent les plus lourdes pertes en vies humaines », dit-elle. Une urbanisation incontrôlée, des communautés établies dans des zones à risque, un accroissement de la pauvreté et de plus grandes

variations climatiques augmenteraient la vulnérabilité de ces pays.

Prenant le cas de la Turquie qui, au lendemain du tremblement de terre de 1999, a offert à la population dans le besoin près de 50 000 logements préfabriqués, elle déplore les approches stéréotypées en ce qui concerne la construction d'habitations après les catastrophes naturelles. « Souvent les programmes de prévention sont inadéquats et les approches ne contribuent pas au développement à long terme des communautés », précise son directeur de thèse. Selon le professeur Davidson, l'amélioration des programmes de reconstruction après les désastres ne peut avoir réellement d'effets que si l'on adopte une stratégie réfléchie. « Il faut éviter les solutions nées de paradigmes exclusifs comme l'autoconstruction ou la préfabrication à tout prix », estime-t-il.

C'est dans cette perspective que le GRIF concentre ses travaux sur les processus liés à la réalisation de projets d'aménagement. Présent

dans plusieurs pays en développement, le groupe de recherche, qui fête cette année ses 30 ans, est considéré comme un pionnier dans le domaine de l'organisation de projets d'architecture.

Le 30^e anniversaire du GRIF

« Au départ, raconte Colin Davidson, le GRIF s'est intéressé aux questions associées à l'innovation technologique, plus précisément à l'industrialisation de la construction. Cependant, il est vite apparu que le nœud du problème ne résidait pas dans la technique mais plutôt dans l'organisation. Le GRIF s'est donc penché sur les enjeux liés à l'élaboration et à la gestion de projets complexes. »

Le nouvel axe de recherche adopté permet aujourd'hui d'envisager une année faste en activités de toutes sortes pour célébrer le 30^e anniversaire du GRIF (voir la programmation sur le site www.GRIF.umontreal.ca).

C'est en effet en 1976 que le GRIF, dont l'acronyme est dérivé

du nom de la revue *Industrialisation Forum* (une revue publiée de 1969 à 1979 et à l'origine du groupe), a été constitué par Colin Davidson. Mandaté par le vice-recteur Maurice L'Abbé, le professeur Davidson a incité des chercheurs tant européens que nord-et sud-américains à s'investir dans le GRIF. Dès le départ, le groupe s'est donc distingué par une ouverture sur le monde.

L'ex-doyen de l'École d'architecture s'en félicite puisque le GRIF s'appuie à présent sur un réseau d'environ 200 experts partout sur la planète. Le groupe de recherche, qui entretient des relations privilégiées avec plusieurs universités d'Europe et de pays nouvellement développés, est aussi très engagé dans l'enseignement et l'encadrement d'étudiants des cycles supérieurs, particulièrement ceux inscrits à la maîtrise en montage et gestion de projets d'aménagement. Ce programme multidisciplinaire, offert en partenariat avec HEC Montréal, se fonde sur la

vision du GRIF, pour qui il est important de monter et de gérer des projets d'aménagement dans une perspective de développement durable.

I-Rec

Il y a six ans, avec la venue des chercheurs Gonzalo Lizarralde et Cassidy Johnson, le GRIF a créé l'i-Rec (information et recherche pour la reconstruction), dont la mission est d'appliquer les connaissances acquises par le groupe de recherche à la problématique de la reconstruction après les catastrophes naturelles, notamment dans les pays en voie de développement.

« Devenu un véritable réseau international, l'i-Rec permet d'établir des ponts entre les architectes, les chercheurs et les praticiens qui doivent gérer les urgences post-catastrophes, qu'il s'agisse des problèmes strictement associés à l'architecture ou de questions essentielles relevant des sciences humaines », fait valoir le professeur Davidson. Sur le site Web de l'i-Rec, on trouve d'ailleurs les notices biographiques des membres experts, une bibliographie évolutive, une banque d'études de cas ainsi que les comptes rendus des conférences bisannuelles auxquelles participent une centaine de spécialistes. On peut aussi voir les projets d'architecture réalisés par des étudiants à l'occasion du concours international qui est lancé à chacune de ces rencontres.

Dominique Nancy



Colin Davidson, Gonzalo Lizarralde et Cassidy Johnson



Ces maisons ont été construites par une ONG canadienne après le passage de l'ouragan Mitch à Choluteca, au Honduras, il y a cinq ans. Quatre ans plus tard, lorsque M. Lizarralde a pris ces photos, les familles avaient chacune donné une allure propre aux constructions.

« Souvent les programmes de prévention sont inadéquats et les approches ne contribuent pas au développement à long terme des communautés ».



In memoriam

Gaëtan Daoust : penseur et éducateur (1929-2006)

Je ne peux pas évoquer la mémoire de Gaëtan Daoust, penseur et éducateur, sans une émotion empreinte de gravité. Ma première rencontre avec lui remonte à l'été 1950. Nos routes se sont ensuite souvent croisées, au fil des ans, avec quelques brefs moments de collaboration plus suivie et de dialogue stimulant, d'échanges, d'interactions : à la Faculté de l'éducation permanente, dont il fut le premier doyen, au milieu des années 70 ; plus tard à la Faculté des sciences de l'éducation, où il fut professeur de philosophie de l'éducation jusqu'au dé-

but des années 90. Pensant aussi à sa participation au Conseil supérieur de l'éducation et à la Commission canadienne pour l'UNESCO, à sa collaboration avec l'Institut canadien d'éducation des adultes, j'éprouve l'étrange sentiment de l'avoir suivi, en tout cas d'avoir emprunté souvent les mêmes chemins, à quelques années de distance ou de façon plus rapprochée. Salut, Gaëtan, une dernière fois, comme après coup.

Les audaces intellectuelles et dans l'ordre de l'action de Gaëtan Daoust et parfois ses intransi-

geances au moins apparentes, créant la distance, ont souvent fait peur. De sorte qu'il fut, pour ceux qui sont demeurés distants, plus admiré et estimé qu'aimé : comme intellectuel à ses heures visionnaire, comme doyen et redoutable gestionnaire, comme enseignant pouvant donner à penser qu'il maîtrisait tout. Je suis de ceux, trop rares peut-être, qui ont connu l'homme sensible et ce qu'il faut bien appeler, en dépit des apparences contraires, sa timidité. Si ses collègues ont toujours reconnu l'envergure intellectuelle et admiré la riche culture de celui qui fut et demeure l'un des leurs, bon nombre des étudiants et étudiantes de ses séminaires de philosophie, spécialement ceux et celles qui ont fait sous sa direction une thèse ou un mémoire, lui gardent à jamais estime et affection.

Guy Bourgeault

Soccer universitaire
Véronique Maranda avec les Carabins

Considérée comme l'une des meilleures joueuses de soccer au Québec, la milieu de terrain Véronique Maranda portera dorénavant les couleurs des Carabins.

Véronique Maranda, 20 ans et originaire de Saint-Lambert, compte déjà plusieurs sélections dans l'équipe nationale sénior en plus d'avoir joué de nombreux matchs internationaux juniors. Avec le programme national sénior, elle a, entre autres, participé aux qualifications des Jeux olympiques de 2004 au Costa Rica ainsi qu'aux matchs internationaux disputés contre l'Angleterre et le Brésil au stade Percival Molson en 2003.

Au cours de l'été 2005, elle a défendu les couleurs du Fury d'Ottawa, de la USL W-League, la ligue féminine la plus compétitive en Amérique du Nord. À l'automne 2005, elle a pris part à tous les matchs des Lady Volunteers, de l'Université du Tennessee, une équipe faisant partie des 10 meilleures de la première division de la NCAA.

Sur le terrain en 2007

Véronique Maranda ne pourra toutefois jouer avec l'UdeM cet automne en raison du règlement de Sport interuniversitaire canadien, qui stipule qu'un étudiant-athlète qui est transféré d'un établissement à un autre ne peut prendre part aux compétitions avant une période de un an. Elle s'entraîne quand même quotidiennement avec l'équipe depuis quelques jours.

« Bien que Véronique soit absente cette année sur le terrain, elle augmente déjà le calibre de nos entraînements, ce qui se reflétera assurément sur nos performances, souligne l'entraîneur-chef Kevin McConnell. Sa décision de se joindre à nous démontre aussi que notre programme de soccer



Véronique Maranda

et notre réseau de compétitions ne cessent de progresser. »

« Même si j'ai adoré mon expérience aux États-Unis, je n'avais plus l'impression de jouer au soccer pour les bonnes raisons et j'avais le goût de revenir vivre à Montréal, d'autant plus que j'étais plus ou moins satisfaite de mon programme d'études », commente la jeune femme qui est actuellement étudiante libre et qui a l'intention de suivre des cours en gestion à HEC Montréal en janvier.

Soulignons qu'avant son départ pour le Tennessee Véronique Maranda avait arrêté ses études durant un an pour s'installer à Vancouver, où s'entraîne l'équipe nationale. « D'une certaine façon, c'est une bonne chose que je ne joue pas cet automne, car j'estime avoir besoin d'une période de repos sur les plans physique et mental. »

Ce dimanche 8 octobre, l'équipe féminine affrontera les Martlets de l'Université McGill à 13 h au CEPsum. Le match des hommes, toujours contre McGill, suivra à 15 h.

Benoît Mongeon
Collaboration spéciale

CEPSUM

Un complexe sportif de CHOIX !



- ✓ La plus grande variété d'activités en ville
- ✓ Installations incomparables
- ✓ Avantages et rabais pour nos membres
- ✓ Abonnements de 4 à 12 mois à partir de 30\$ / mois (taxes en sus)



INFORMATION et ABONNEMENT
514 343-6150

ACCÈS FACILE

2100, boul. Édouard-Montpetit
Métro Édouard-Montpetit
Autobus 51, 119 et 129

WWW.CEPSUM.UMONTREAL.CA

cepsum

Université 
de Montréal

www.racheljulien.com CONDOS TÉMOINS à VISITER LIVRAISON RAPIDE

CONDOS le **QIO**

NOUVEAU PROJET
de 16 unités
Maintenant en VENTE

À 2 pas du métro PARC
et du futur campus de
l'Université de Montréal

7060 rue Hutchison
suite 112

PHASE 2 Les Condos
de la Gare 

Seulement quelques unités disponibles
3 mois d'occupation gratuite

www.lescondosdelagare.com

Lofts
abordables
dans un
quartier en
émergence

L M M 14 h à 20 h
S D 13 h à 17 h

514.271.8065

À partir de + tx
130 775 \$

petites annonces

Recherché. Avez-vous été victime d'un crime ? Jo-Anne Wemmers et son équipe du CICC sont actuellement à la recherche de personnes âgées d'au moins 18 ans et ayant été victimes d'un acte criminel qui n'a pas été signalé à la police au cours des 12 derniers mois dans le but de participer à une étude. Il s'agit d'entrevues téléphoniques. Pour plus de détails sur l'étude, communiquez avec Katie au 514 343-6111, poste 1-3665, ou à <katie.cyr@umontreal.ca>.

Recherché. Équipe de recherche de HEC est à la recherche de femmes et d'hommes parfaitement bilingues, pouvant s'exprimer 1) en anglais international sans accent français ET 2) en français soit avec un accent local ou sans accent particulier (français international). Il est primordial que la même personne puisse être perçue par un auditeur comme étant parfaitement anglophone lorsqu'elle s'exprime en anglais et parfaitement francophone lorsqu'elle s'exprime en français. But : lire à haute voix

des textes publicitaires en français et en anglais qui seront enregistrés sur bandes magnétiques. Compensation financière. Tél. : 514 725-5048.

Recherché. Le Département de kinésiologie et l'Institut universitaire de gériatrie recherchent des hommes et des femmes âgés de 50 à 69 ans pour participer à une étude qui s'intéresse à la relation entre condition physique et cognition. Les personnes intéressées doivent être sédentaires ou s'entraîner au maximum deux fois par semaine. Information : <laurينت.bosquet@umontreal.ca> ou 514 343-8949.

À louer. 5 1/2 sur la rue Kent, métro Côte-des-Neiges. Luxueux, grand et moderne bas de duplex. Sécuritaire (caméra et interphone). Deux chambres à coucher. Grand jardin. Véranda. Rénové. Tout repeint. Salle de bain avec marbre. 1500 \$ / mois. Doris au 514 345-0800 ou au 514 743-6548.

Appuyez la recherche,
faites un don

Université 
de Montréal

vient de paraître

L'intervention en santé mentale : le pouvoir thérapeutique de la famille

La psychothérapie, on le sait, diminue la fréquence des recours aux services médicaux et la consommation de psychotropes. Pourtant, elle a dû subir, au cours des dernières décennies, de grands bouleverse-

ments tant sur le plan de la pratique elle-même que sur celui de son insertion dans le système de santé. Tributaire des changements socio-économiques et biomédicaux, cette modalité thérapeutique souffre dé-

sormais de surspécialisation et ne semble guère disponible à ceux qui en ont le plus besoin. C'est pour contrer cet état de fait que le Dr Claude Villeneuve propose d'intégrer aux pratiques thérapeutiques une force centrale : celle de la famille.

Le présent ouvrage offre une nouvelle approche où le recours à la famille fait désormais partie du quotidien et de l'expérience du clinicien. Ce dernier intègre ces aidants naturels que sont notamment les membres de la famille pour s'assurer une structure de thérapie souple et adaptée aux besoins d'un système de santé en pleine réforme.

Ce livre s'adresse aux cliniciens de toute obédience et de toutes les pratiques, aux soignants de première ligne, aux professionnels en santé mentale et aux étudiants en psychiatrie, psychologie, service social, sciences infirmières et des autres disciplines connexes.

Le Dr Villeneuve est directeur du service de consultation externe du Département de psychiatrie du CHU Sainte-Justine.

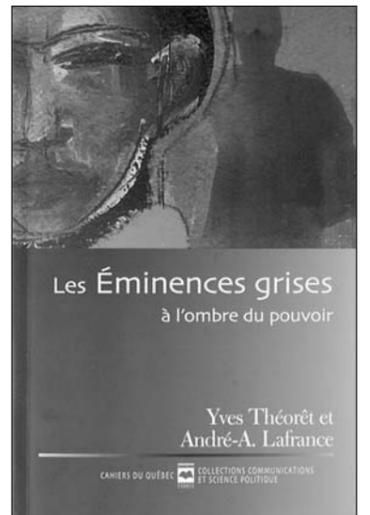
Claude Villeneuve, *L'intervention en santé mentale : le pouvoir thérapeutique de la famille*, Les Presses de l'Université de Montréal, 2006, 24,95 \$.

Les éminences grises à l'ombre du pouvoir

Créé à l'époque du cardinal de Richelieu pour désigner son plus proche collaborateur, le père Joseph, le terme « éminence grise » qualifiait à l'origine la couleur de la robe du moine, choisie à dessein pour la différencier de celle, rouge, du cardinal. Avec le temps, le gris de l'éminence en est venu à désigner, pour ses successeurs, une personne évoluant dans les « zones grises » du pouvoir. Mais connaît-on réellement ces personnages influents qui travaillent dans l'ombre ?

Cet ouvrage unique brosse le tableau contemporain des rôles et fonctions de l'éminence grise dans le contexte politique des différents pays étudiés et présente le cercle restreint du pouvoir autour du décideur. Les auteurs ont alimenté leur modèle de huit entretiens. Successivement, Jacques Attali, Jean-Roch Boivin, David Frum, Luc Lavoie, Jean-François Lisée, John Parisella, Ignacio Ramonet et Jean-Claude Rivest témoignent d'un univers qui, à ce jour, a été l'objet d'une grande discrétion et viennent nourrir la réflexion sur les liens qui unissent les décideurs politiques à leurs collaborateurs immédiats.

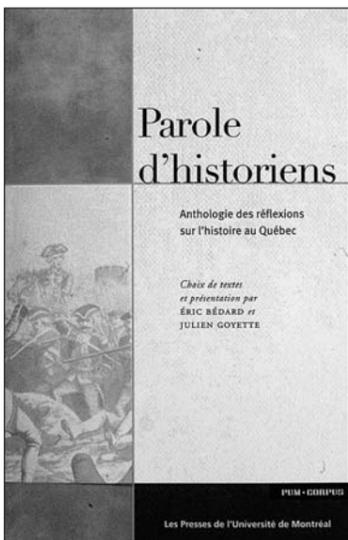
Les lecteurs découvrent un modèle qui leur permettra de comprendre les épiphénomènes propres à révéler, sur la place publique, l'existence de personnes répondant à



une certaine définition de l'éminence grise. Mieux encore, ils auront en main les instruments pour mettre en doute les affirmations, un peu rapides et simplistes, de plusieurs qui croient avoir tout dit et tout démontré en attribuant ce titre à ceux qui, bien malgré eux, se retrouvent au cœur de l'actualité.

Yves Théorêt et André-A. Lafrance, *Les éminences grises à l'ombre du pouvoir*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 336 p., 29,95 \$.

Parole d'historiens : anthologie des réflexions sur l'histoire au Québec



passé, un chercheur méticuleux en quête de vérités, un intellectuel engagé chargé de critiquer ou de reformuler les grands mythes de la nation ? Autant de questions que se sont posées les historiens québécois et auxquelles ils ont répondu, chacun à leur manière, depuis trois siècles.

Cette anthologie réunit pour la première fois les noms qui ont marqué la manière d'écrire et d'enseigner l'histoire du Québec : de Pierre-François-Xavier de Charlevoix à Jocelyn Létourneau, en passant par François-Xavier Garneau, Thomas Chapais, Lionel Groulx, Marcel Trudel, Guy Frégault, Jean Hamelin, Louise Dechêne, Micheline Dumont, Paul-André Linteau, René Durocher, Gérard Bouchard et tant d'autres. Voici les références essentielles pour alimenter les débats actuels sur la fonction sociale de l'histoire.

Choix de textes et présentation par Éric Bédard et Julien Goyette, *Parole d'historiens : anthologie des réflexions sur l'histoire au Québec*, Les Presses de l'Université de Montréal, 2006, 34,95 \$.

L'histoire est-elle une science exacte ou le grand récit d'une épopée, la description méthodique du passé ou le roman vrai des origines ? L'historien doit-il se montrer attentif aux questions du présent ou, au contraire, s'en méfier ? Est-il, avant tout, un antiquaire censé préserver avec précaution les belles choses du

VIDEOSELF
VIDÉO 24H/7J

5 LOCATIONS GRATUITES*

3, Vincent d'Indy
514-904-0880 3vincentdindy@videoself.ca
coin Côte Ste-Catherine à côté de la Banque Nationale

NOUVEAUTÉS à partir de 1\$ + taxes

* avec chaque nouvelle carte de membre location DVD, tarif de base

double pizza
514-343-0-343

10% SUR \$ 50 ET PLUS **TOUJOURS 2 POUR 1**
SPÉCIAUX POUR ÉTUDIANTS **LIVRAISON GRATUITE**
5002 QUEEN MARY

LES SAMEDIS FOOTBALL DES CARABINS
MATCHS AU CEPsum ★ SAISON 2006

PROCHAIN MATCH SAMEDI 7 OCTOBRE à 13 h vs SHERBROOKE

Allez les Bleus!

INFO : 514 343-7772 carabins.umontreal.ca

Budweiser SSQ Groupe financier

Université de Montréal

Voyages et études

Vétérinaires sans frontières



Un troupeau d'alpagas vaccinés par l'équipe qui a séjourné au Pérou.

Six étudiants de la Faculté de médecine vétérinaire vont voir comment se pratique leur métier **en Inde et au Pérou**

« C'est une expérience formidable que nous conseillons à tous, quel que soit le domaine d'études », affirmaient à l'unisson et sans réserve un groupe d'étudiants de la Faculté de médecine vétérinaire de retour de stages effectués l'été dernier en Inde et au Pérou.

Ces stages volontaires et non crédités sont en fait un défi, le Défi Vet-Monde, relevé depuis 13 ans par des étudiants de deuxième année de la Faculté. En mai dernier et pour une durée de trois mois et demi, Valérie Lalonde, Geneviève Marceau et Jacinthe Messier parlaient pour le Pérou, alors que Jean-François Cléroux, Agathe Bédard et Audrey Amoroso s'embarquaient pour l'Inde et le Sri Lanka.

« L'idée du Défi Vet-Monde est d'aller voir comment notre métier se pratique ailleurs dans le monde et d'apporter notre aide à d'autres personnes », précise Geneviève Marceau. Les étudiants intéressés par l'aventure doivent présenter des projets à un comité d'évaluation composé de professeurs et organiser eux-mêmes leur voyage. En 13 ans, tous les continents ont été visités.

« C'est une occasion unique d'étudier des animaux exotiques que nous n'avons pas la chance

« Ces stages nous aident à comprendre des façons de penser différentes des nôtres et nous apprenons à nous connaître davantage. »

de traiter ici. C'est un plus pour notre formation », ajoute Agathe Bédard. « Ces stages nous aident à comprendre des façons de penser différentes des nôtres et nous apprenons à nous connaître davantage », estime pour sa part Audrey Amoroso.

Dormir près des caïmans

Des animaux exotiques, les étudiants en ont vu, soigné et même mangé. Après un séjour à la faculté de médecine vétérinaire de l'Université Cayetano Heredia à Lima, où l'on élabore un vaccin contre un parasite de l'alpaga, l'équipe du Pérou s'est rendue sur les hauts plateaux, à 4300 m d'altitude, pour procéder à la vaccination d'un troupeau d'élevage.

Au Pérou, l'alpaga est élevé non seulement pour la laine, mais aussi pour la viande. « C'est une viande très maigre qui se compare au chevreuil », indique Geneviève Marceau, qui n'a pas hésité à y goûter.

Les trois aventurières ont par contre eu moins de cran face à cet autre animal d'élevage qu'est le cochon d'Inde. Ce petit rongeur qui, chez nous, est un animal de compagnie est élevé au Pérou pour la consommation humaine. On le fait cuire à la brochette et on le sert entier dans l'assiette, avec la tête !

Les vétérinaires en herbe se sont également rendues à Iquitos, en pleine jungle amazonienne. Dans un refuge pour animaux, elles ont aidé à planter des arbres fruitiers destinés à nourrir les singes. « Nous dormions dans une hutte du refuge, pas très loin des caïmans ! » lance Geneviève Marceau.

De fermes d'élevage en facultés universitaires, de refuges en cliniques, les trois étudiantes sont passées par Lima, où elles ont participé à une opération de stérilisation et de vaccination de chiens errants, avant de gagner la côte pour procéder au décompte des restes de mammifères marins échoués : lions de mer, dauphins et baleines. « Les pêcheurs tuent ces animaux parce qu'ils croient qu'ils nuisent aux bancs de poissons », déplore Valérie Lalonde.

Un tel stage n'interdit pas le tourisme et un séjour au Pérou ne peut se faire sans visiter la cité de Machu Picchu ni sans aller observer les mystérieuses lignes de Nazca, des endroits que les apprenties vétérinaires n'oublieront pas.

Même si plusieurs éleveurs ont trouvé bizarre que des filles viennent toucher à leurs animaux, le seul motif de plainte aura été la chaleur, parfois suffocante.

Nécropsies d'éléphants

Tout s'est également très bien déroulé pour le groupe qui s'est rendu en Inde, malgré un attentat à Bombay pendant que les étudiants étaient à l'autre bout du pays et l'agitation au Sri Lanka, qui a failli conduire à l'annulation du voyage dans ce pays.

Encore plus que l'Amérique latine, l'Inde est un monde d'hommes et se retrouver dans un tel univers a été une expérience troublante pour Agathe Bédard et Audrey Amoroso. Ce périple aurait sans doute été impossible sans la présence de leur compagnon d'études Jean-François Cléroux, croient-elles.

« Partout, c'est avec Jean-François que les gens établissaient les rapports, signale Agathe Bédard. C'est à lui qu'on posait les questions et que l'on confiait les tâches. »

Cela n'a pas empêché les étudiants d'atteindre les objectifs de leur stage et de faire le tour du pays : vaccination des ânes contre le tétanos dans le parc national de Mukurthi ; observation de la pratique de la médecine sportive dans un club équestre de Bangalore ; étude du traitement des maladies des taureaux de somme à Sangli ; aide bénévole dans une SPCA pour vaches, chevaux et primates ; campagne d'éradication des tiques sur les chiens errants à Delhi ; visite d'un parc de reptiles à Madras ; nécropsies d'éléphants au Sri Lanka. Figuraient aussi au programme la découverte du Taj Mahal, de Pondichéry, d'anciennes forteresses et la visite d'universités.

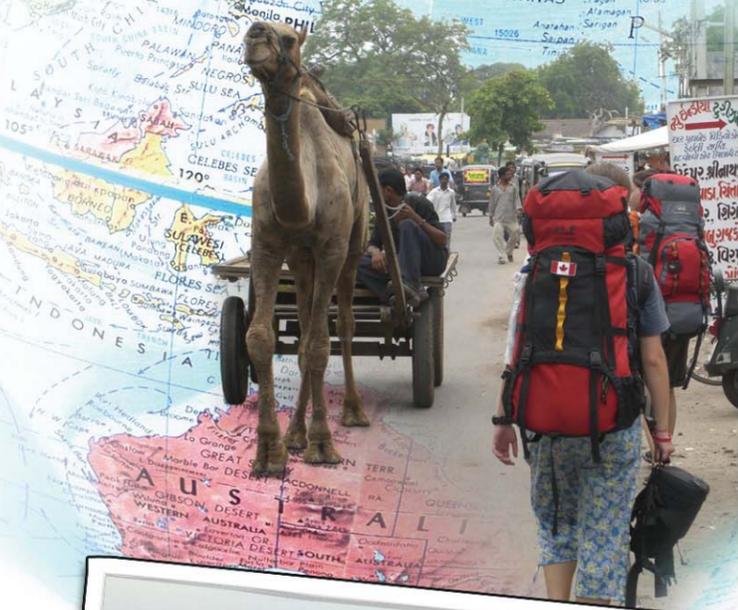
Pour ce groupe aussi, la chaleur a été un obstacle majeur, sans parler de la pauvreté et de la misère. « À Bombay, des victimes de polio, des amputés et des familles complètes vivent dans la rue et dorment sur les trottoirs », dit Audrey Amoroso.

Autre pays, autres mœurs. Que se soit au Pérou ou en Inde, les deux groupes d'étudiants seraient néanmoins prêts à aller exercer leur profession dans le pays qui les reçut, du moins temporairement.

Daniel Baril



De gauche à droite, Jacinthe Messier, Agathe Bédard, Valérie Lalonde, Audrey Amoroso et Geneviève Marceau



L'équipe indienne en randonnée dans le parc national du Mukurthi